

## Aide-moi, je suis fatiguée...

*Danielle est infirmière dans le service de gériatrie d'un grand hôpital... Elle raconte...*

Il est six heures du matin. Je prends mon service à l'hôpital. La veille, une femme de quatre-vingt-un ans est entrée. Son fils aîné a demandé son hospitalisation en accord avec le médecin de famille : sa mère ne se nourrit plus depuis plusieurs jours. Il a également à sa charge un frère plus jeune handicapé mental. La prise en charge hospitalière de sa maman va le soulager moralement, même si souvent l'après-midi il vient lui faire prendre une collation. Peut être en se disant que si elle ne mange rien d'autre de la journée, elle aura pris au moins cela ; peut être pour s'assurer de son maintien en vie ; par sens de ses responsabilités ou tout simplement par amour pour celle qui lui a donné la vie.

Dans le service, Madame Jeanne est profondément désorientée, elle perd tous ses repères familiers. Les voix qu'elle entend lui sont inconnues, son chien ne répond pas à ses appels incessants. Alors, elle appelle : « aide moi... je tombe... aide moi... ». Elle n'a pas de chien dans sa maison nous apprend son fils étonné.

Il nous faut nous approcher au plus près d'elle moralement pour comprendre la raison de sa souffrance et essayer de la soulager. Les mots sont notre lien mais il n'est pas facile d'écouter l'évocation confuse de sa vie sans inter- prêter, sans associer ses images avec d'autres, sans combler ses silences par notre envie de « remplir la relation. »

Atteinte de cécité à 60%, elle oriente son regard vers la voix qui lui parle, vers l'ombre blanche qui se penche. Mais très vite les yeux fuient et fixent le mur en face du lit. « Madame Jeanne, vous êtes à l'hôpital et je suis infirmière. Vous êtes ici parce que vous êtes très fatiguée. Votre fils était inquiet pour votre santé. Vous êtes dans votre lit, vous ne risquez rien ! »

Nos voix lui deviennent familières, l'intonation que l'on prend également. Même Josette, l'aide-soignante qui a le coeur aussi grand que le ton bourru qu'elle adopte pour stimuler Mme Jeanne, ne l'effraie pas. Et puis le délicat parfum d'eau de Cologne frais qui ponctue la fin de la toilette vient agréablement réveiller ses sens et raviver les moments doux du passé. Son sourire de détente en est la meilleure illustration.

Voici quinze jours maintenant que Mme Jeanne est hospitalisée dans le service. Elle n'a pas retrouvé plus d'appétit pour « continuer » mais elle accepte cependant de s'alimenter un peu quand elle perçoit notre insistance et notre souci d'un mieux être pour elle. Son état est stationnaire et lui permettra de retourner un jour chez elle avec son fils.

Pour l'heure, il se trouve toujours l'une de nous à passer dans le couloir et à s'arrêter dans sa chambre pour la rassurer quand nous entendons sa voix chevrotante et têtue : « aide-moi, aide-moi, je tombe... »

Elle perd le contact avec sa conscience corporelle ; elle ne perçoit plus ses contours ; elle sait seulement que ce corps, hier solide et résistant, lui fait défaut

aujourd'hui ; il devient lourd à porter, douloureux, incontrôlable. Ses yeux se ferment sur le monde de la chambre, ne voient plus l'ombre qui s'agite autour de son lit. Les mains se cramponnent plus fortement aux montants du lit.

Quatre jours plus tard, Madame Jeanne décède, une heure avant le début de mon service. Elle n'a pas cessé de nous dire qu'elle partait. La fonction de soignant est pleine de contradictions : accompagner une personne durant son hospitalisation et effectuer tous les soins concourant à une meilleure santé ; à défaut, préserver un soulagement moral et physique pour la patiente qui part. La plupart du temps, c'est le soignant qui n'est pas prêt à entendre ce que dit celle qui se sait mourir.

Nous savons en parler entre nous mais les mots ne viennent plus, ou si maladroitement, lorsque nous sommes au pied du lit. Cela tient en partie au fait que cette vie qui s'interrompt se passe dans un lieu si lointain du familier de la patiente ; nous ne pouvons pas remplacer les visages aimés pour accompagner ses derniers instants d'une vie que nous ne connaissons pas. Mais malgré toutes nos résistances à l'image de la mort, malgré notre intime conscience de ce que la mort fait partie de la vie, cette mort-là nous touche ; me touche parce que cette vie et cette mort font maintenant partie de ma vie et m'apprennent un peu plus la Vie.

Danielle COVEX-PELTIER

Venelles (Bouches-du-Rhône)